

I

J'AI CINQUANTE-QUATRE ANS, l'âge qu'avait ma mère quand elle est morte. Je me souviens que nous étions allongées sur son lit, enveloppées dans une couverture de mohair. En massant son dos, je sentais chaque vertèbre sous mes doigts comme le barreau d'une échelle. C'était le mois de janvier, et dehors l'étau implacable du froid se resserrait sur nous. Dans la maison, cependant, la tendresse et la clarté d'esprit de Maman gardaient leur propre chaleur. Elle mourait comme elle avait vécu, en toute conscience.

– Je te laisse mes carnets, m'a-t-elle dit, face à la fenêtre aux volets fermés, tandis que je continuais à lui masser le dos. Mais promets-moi de ne pas les ouvrir avant que je sois partie.

J'ai promis. Elle m'a dit où ils étaient. Je ne savais pas que ma mère tenait un journal.

Elle est morte une semaine plus tard. Cette nuit-là, la pleine lune était cerclée de cristaux de glace.

Au retour de la pleine lune, je me suis retrouvée seule

dans la maison familiale. Je m'attendais à tout moment à ce que Maman apparaisse. Son absence était devenue sa présence. C'était le moment de lire ses carnets. Ils étaient exactement à l'endroit indiqué : trois étagères de beaux cahiers reliés de toile, certains unis, d'autres fleuris, d'autres encore à motifs cachemire. Leurs dos étaient parfaitement alignés aux rebords des étagères. J'ai ouvert le premier carnet. Il était vide. J'ai ouvert le deuxième. Vide. J'ai ouvert le troisième. Lui aussi était vide, comme le quatrième, le cinquième, le sixième – étagère après étagère, tous les carnets de ma mère étaient vierges.

II

JE NE SAIS PAS POURQUOI ma mère a continué à acheter des cahiers, année après année, sans jamais rien y écrire, ni pourquoi elle me les a légués.

Je ne le saurai jamais.

Le choc de ses carnets vides est devenu une seconde mort.

Les carnets de ma mère sont des tombes de papier.

J'ai cinquante-quatre ans, l'âge qu'avait ma mère quand elle est morte. Les questions qui m'habitent aujourd'hui m'auraient été incompréhensibles à vingt ans. Je ne mesurais pas combien elle était jeune, mais n'est-ce pas la vanité des mères, de cacher leur jeunesse et de n'exister que pour leurs enfants ? C'est aux mères qu'il appartient de préserver le mythe d'une vie dénuée de préoccupations. Placées dans un cercle d'immunité, nous les mères ne portons que les épreuves de ceux que nous aimons. Nous dissimulons nos besoins, les faisant